

Le « Don Giovanni » de Krzysztof Warlikowski phagocyté par « Lulu »

Le metteur en scène polonais projette ses fantasmes dans le chef-d'œuvre de Mozart, qu'il hystérise au détriment de la séduction

OPÉRA

BRUXELLES- envoyée spéciale

Quand Berg s'invite chez Mozart, ou plutôt quand Lulu débarque chez Don Giovanni... Tel pourrait être le « pitch » de la nouvelle mise en scène du chef-d'œuvre mozartien par Krzysztof Warlikowski. En octobre 2012, déjà au Théâtre royal de la Monnaie, le Polonais nous assénait le choc de sa *Lulu* avec Barbara Hannigan et il magnifiait le corps (parfait) et la présence (incandescente). Mais la rencontre avec l'égypte a viré au phagocytage : ce *Don Giovanni* dans l'orbite de *Lulu* enfante une Donna Anna sœur jumelle de l'enfant démente et femme fatale de Berg, au point de détrôner Don Giovanni, dépeint comme le reflet lyrique de Brandon, l'obsédé sexuel sulfureux filmé par Steve McQueen dans *Shame* (2011).

Le profilage semble s'étendre aux hommes qui gravitent autour d'Anna, que ce soit son Commandeur de père, son fiancé Don Ottavio ou son violeur, Don Giovanni. Le Commandeur noir incarné par Willard White ne pouvant être que son père adoptif, il correspond au vieux Schigolch, protecteur abusif et incestueux de Lulu depuis son enfance. Dominé par son attirance sexuelle pour Anna, Don Ottavio ressemble au compositeur Alwa, que son tempérament faible a rendu complice du meurtre du Dr Schön par Lulu. Quant au Dr Schön, coupable d'abus psychologique et d'abandon, ne chasse-t-il pas sur les terres de Don Giovanni ? Cela laisse peu de place à Da Ponte et Mozart. A Zerlina, coquette entraperçue avant que d'être sauvagement violée le jour

Un maniérisme qui vise à détourner l'action principale au profit de faits et gestes secondaires

de ses noces. A Elvira surtout, magnifique personnage mozartien scandaleusement sacrifié sur l'autel de la déshérence.

Ivresse autodestructrice

Le décor immuable et quasi interchangeable de baies vitrées abrite une fois encore l'omniprésence des fantasmes warlikowskiens. L'innocente jeune ballerine en tutu blanc de *Lulu* devenue petite fille en justaucorps bleu ciel et corde à sauter. La sculpturale Rosalba Torres Guerrero passée de la danse sauvage du cygne noir de *Lulu* à la transe convulsée d'une négresse nue, yeux révoltés, lèvres écumantes, rythmant l'ultime repas de Don Giovanni.

Pour qui n'a pas vu *Lulu*, reste *Don Giovanni*. Un travail sur le déséquilibre et le porte-à-faux, une « hystérisme » permanente des comportements, un maniérisme qui vise à détourner l'action principale au profit de faits et gestes secondaires. Plus grave, l'éviction de la séduction, ferment absolu de la musique de Mozart. D'autant plus difficile à encaisser que le tissu musical, modelé par la vision scénique, est en lambeaux. Ainsi les récitatifs entrecoupés de silences, déstructurés, qui semblent mettre l'œuvre à la question. Le plus sou-

vent pour le pire. Parfois pour le meilleur : la scène de récit du viol d'Anna (« *Don Ottavio son morta !* »), qui s'apparente à un expressionniste récitatif baroque.

Paré des attributs vocaux du rôle, le baryton français Jean-Sébastien Bou est resté monolithique, campé dans l'ivresse autodestructrice de son personnage. Le Leporello pervers et faussement indifférent d'Andreas Wolf a montré une palette de chant plus nuancée. Comme la Zerline jouée fruitée de Julie Mathevet et le Masetto « pomposo » de Jean-Luc Ballestra. L'Elvire inégale de Rinat Shaham n'a pas convaincu, encore moins le Don Ottavio à la voix fatiguée de Topi Lehtipuu. Mais on passe tout au Commandeur classique de Willard White et à la superlative Anna de Barbara Hannigan, malgré son manque de familiarité avec les arcanes du chant mozartien. Dans la fosse, on a eu le sentiment que le chef Ludovic Morlot jouait une bien hasardeuse partie de cache-cache avec la partition. ■

MARIE-AUDE ROUX

Don Giovanni, de Mozart. Avec Barbara Hannigan, Jean-Sébastien Bou, Krzysztof Warlikowski (mise en scène), Malgorzata Szczesniak (décors et costumes), Felice Ross (éclairages), Christian Longchamp (dramaturgie), Claude Bardouil (chorégraphie), Denis Guéguin (vidéo), Rosalba Torres Guerrero (danse). Orchestre et Chœur de La Monnaie, Ludovic Morlot (direction). Théâtre royal de La Monnaie, à Bruxelles, jusqu'au 30 décembre. De 15 € à 140 €. Diffusion en direct le 18 décembre à 19 h 30 sur Mezzo et Mezzo live HD.